

# Feuilleton du Pays du dimanche : Par un nuit d'hiver

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 72

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248861>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du  
Pays du dimanche

# LE PAYS

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du  
Pays du dimanche

à  
Porrentruy  
—  
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

à  
Porrentruy  
—  
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27<sup>me</sup> année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27<sup>me</sup> année LE PAYS

## Souvenirs militaires

DE

François Guélat de Porrentruy

1809-1811

(Suite).

### Entrée à Vienne

C'est le 9 mai 1809, deux mois juste depuis ma séparation d'avec ma famille, que nous passions devant la porte à grillage en fer du faubourg de Wilden, autrement dit d'Italie. On voyait au travers une multitude désœuvrée, consternée et méditative. La halte fut courte, on poussa la marche jusqu'à Ebersdorf, qui peut être comparé au St-Cloud de Vienne.

Comme de coutume, rien n'existait en approvisionnement.

Le lendemain, à l'aube, on se transporta, les sapeurs en tête, dans les environs pour amasser des provisions.

Entré dans un village de belle apparence, la majeure partie des maisons avait des cuirassiers et des écriteaux portant en grosses lettres, « *Sauve-garde de l'Empereur* » l'avis était bon, il fut suivi.

On passait outre, et après avoir parcouru dans tous les sens cette riche ville, nous découvrimmes à l'extérieur du côté de midi, un hangar qui fixa notre attention. Nous nous préparions à le visiter quand un monsieur nous abordant sur un ton de civilité, nous dit: « J'en

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 2

## Par une nuit d'hiver

— Avec cela que je suis un fainéant ! Le métier de cantonnier est si doux ! Toute la journée sur la grand'route, s'éreinter à casser des pierres. Peiner comme un forçat...

— Autrefois tu ne peinais pas tant et tu gagnais davantage.

— Autrefois je me laissais duper.

— Autrefois nous étions heureux.

Cette parole navrante clôt le dialogue. Simon qui a trouvé les balles, les met avec le plomb dans une pochette dont il porte la corde à son cou. Il enfonce pieds et souliers dans d'épais chaussans. Puis il entoure sa gorge d'un lainage, se coiffe de son gros bérêt de drap, qui descend jusqu'à ses sourcils. Le voilà prêt.

— Bonsoir, dit-il. Et il fait trois pas. Sa femme est tout à coup devant lui.

« suis le propriétaire, il y a de quoi vous bien recevoir ; je n'ai pas la clef sur moi, je vais la chercher, dans un moment je suis à vous » et en effet il disparut. Au bout de quelques minutes il revint, nous étions en train de boire et de manger ; loin de se fâcher, il s'empara d'un verre qu'il remplit et trinqua avec nous. Dès que nous fûmes bien rassasiés, cet honnête homme nous désigna lui-même les futailles à emporter.

J'avais remarqué dans un verger une belle jument noire avec son poulain, que j'allai chercher sans éprouver le moindre obstacle ; d'autres avaient amené un char ; après le changement, sur le point de quitter le lieu, on demanda quelqu'un pour conduire. Un individu se présenta : la seule condition qu'il fit, fut de lui laisser le tout, ce que voyant confirmé, les habitants qu'on dépouillait se pressaient autour de nous, appuyant nos bayonnettes contre leurs poitrines, nous suppliant de les enfoncer... Ce spectacle était vraiment déchirant !

*Bien mal acquis ne profite guère*, dit un vieil adage, en voici une preuve. A peine de retour, qu'un ordre improvisé nous fait monter sur un grand radeau que les pontonniers venaient de construire près de là.

C'est dans cette occasion que j'ai vu Napoléon attacher des chevaux deux à deux par les queues, et les chasser au Danube par des mouvements de bras.

Il était dur pour nous d'abandonner un butin qui nous avait tant coûté de peine à se procurer, et encore à jeun, harassés de fatigue. Six heures sonnaient à l'horloge du château lorsque nous voguâmes sur ce frêle esquif, sans garde-fou, allant au gré des flots, à-vau-l'eau.

— O Simon, ne sors pas. Reste, je l'en supplie. Tu vas te faire mettre en prison. Il ne nous manque plus que cette douleur. La nuit est claire, le bois hanté peut-être, Simon, tu seras vu, tu seras reconnu. Déjà on te soupçonne d'avoir tué ces deux lièvres qu'on a trouvés ficelés ensemble et cachés dans le gaulis.

Il recula légèrement et ricana :

— Ah ! ah ! vraiment ! Qui t'a dit cela ?

— Quelqu'un de bon.

— Laurence, n'est-ce pas ? de la part de son mari, pour chercher à me faire peur.

— Pour que tu réfléchisses...

— Qu'ils réfléchissent eux-mêmes. Leur tour viendra. Je les menacerai, moi aussi.

— Oh ! Simon, que dis-tu ? Laurence m'a avertie par pitié pour nous. Songe donc qu'à tout instant tu peux rencontrer Antoine.

— Je m'en moque bien. Je ne le crains pas.

Il repoussa Madeleine, ouvrit la porte et la referma de façon à faire crouler la maison. Et, alors, contre cette porte qui branlait, il y eut

Nous descendimes le courant du fleuve profond, large et rapide, on échangeait des coups de fusil, le terrain nous étant vivement disputé. Une fois campés dans des fougères, on nous munir de pelles et de pioches pour creuser des fossés et se garantir des projectiles, le siège allait se faire.

Cette rude manœuvre m'avait causé des ampoules, pendant deux heures d'un travail assidu. Un de nos obus éclata sur la place dans un hôtel où personne ne se dérangea, étant voté et à l'épreuve en pareil cas.

La ville rendue, on nous tint bloqués dans l'île adjacente au Prater, promenade publique, connue d'abord sous le nom de Schœcker, ensuite de Napoléon ; après le général Mouton, son aide de camp fut créé comte de Lobau qui lui est resté.

Celui désert n'est propre qu'à abriter les bêtes fauves que le tumulte et le bruit des armes effarouchaient, (biches et cerfs apprivoisés) ; en fuyant par troupes de vingt à trente à la fois, nous en abattimes un ; sa chair cuite semblait de la filasse, d'ailleurs c'était la saison où ces animaux étaient en rut. Dans un dénuement complet de subsistance, réduits à manger des brins de racines nutritives parsemées çà et là : chaque fois qu'on se rendait aux distributions, les premiers venus étaient servis. Un jour, je ramassai des miettes de biscuit dans des crotins, que j'avalai après avoir écarté la poussière ! un marron d'Inde, pris pour chataigne, était trop amer.

**Visite impromptue de l'Empereur à la 1<sup>re</sup> compagnie du 2<sup>e</sup> bataillon du 37<sup>e</sup> dans l'île Lobau.**

J'essaie, non sans regrets, de tracer le récit

deux bras qui se tordirent, un visage qui se colla, des lèvres qui appelèrent encore. Rien ne répondit : l'homme s'était éloigné.

Il s'en allait sur ses chaussans, sans bruit, comme un fantôme. Sournoisement, oui, mais il n'avait encore ni l'œil bien avide, ni l'oreille trop au guet. Ce n'était guère l'heure des rencontres. Sous bois les braconniers tendent plutôt la fortune au petit jour ou vers la fin de la nuit. Et lui, Simon, s'était donné de l'avance. Le matin même, de loin, très loin, Franck avait aperçu le chevreuil dans un fourré. Boiteux, incapable de braconner lui-même, il avait parlé à Simon. Ils étaient peut-être les seuls à connaître cette aubaine. Un chevreuil, une prise superbe ! et quise paierait cher chez Mathurin, le charbonnier, l'ami et le complice de tous les filous du pays. Car c'était par la hutte de Mathurin que passait tout le gibier de contrebande.

En attendant, il fallait gagner du terrain.

Comme l'avait dit Madeleine, la nuit était claire, la lune brillait. Grise, faible, incertaine. En dispute déjà avec les avalanches dont le ciel

fidèle d'une de ces scènes terribles provoquée par le plus violent désespoir en face de l'impitoyable mort. Témoin oculaire et auriculaire, je m'en réfère au souvenir de mes contemporains du Doubs, du Jura. L'on verra que les grands de la terre ne sont pas toujours exempts d'avaries, et que la pourpre ne préserve ni ne garantit pas des outrages.

Je ne crains pas d'être contredit par aucun de ceux de mes contemporains qui se rappelleront ce fait digne de foi, puisqu'il a déterminé le plus grand capitaine du siècle qui avait les yeux, non seulement de l'Europe entière, mais encore ceux de l'Univers civilisé fixés sur sa personne, à livrer bataille avec des forces moindres d'un tiers à celles qui nous étaient opposées.

Le corps d'armée de Davoust, maréchal duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmühl. Se reposait à Krems quinze lieues au nord ouest de Vienne pour se refaire et les réunir, composés des 4<sup>e</sup> bataillons des dépôts n'arrivaient que partiellement.

A la suite d'une démarche infructueuse, de retour d'une distribution qui n'avait pu se faire les premiers venus n'ayant été pas même servis, je ramassai des miettes de biscuit dans un crotin, soufflai dessus et avalai cette dégoûtante nourriture. Voilà cependant où nous en étions réduits ! Nous étions (la 1<sup>re</sup> compagnie du 2<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, du 37<sup>e</sup>) couchés dans un sentier, écarté, moi sur un tertre cherchant dans Morphée une diversion à nos maux, quand apparut inopinément devant moi, S. M. Napoléon 1<sup>er</sup>, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, Médiateur de la Confédération suisse dans la période de gloire où nul mortel jusqu'alors n'eût osé aspirer, seul, se promenant le bras derrière le dos, d'un air réfléchi. Prêt à parler me semblait-il, s'arrêta en face de moi, qu'il fixe de son oeil d'aigle.

Sans lui laisser le temps de se reconnaître, il est accueilli par un déluge d'imprécations, d'invectives grossières, avec d'horribles blasphèmes que vomissent des bouches provinciales (sauf de la miennestupéfait d'une pareille audace). Avec des juréments, qu'il ne convient pas de citer, car ce serait salir sa plume, ils vociféraient « Empereur de m... Que penses-tu faire de nous dans ce labyrinthe ? ! conduis-nous à l'ennemi. Mieux vaudrait pour nous de mourir les armes à la main, que d'inanition, ici, autrement... » Et en effet, jetant la vue autour de moi, j'apercevais plusieurs de mes camarades qui fermaient les yeux pour ne plus se réveiller ! Il faut que l'on sache bien que nous étions ainsi bloqués depuis huit jours et que nous tombions d'inanition !

Napoléon, dans une confusion évidente, se retira sans mot dire...

était chargé. Telle quelle, cependant, elle suffisait à créer quelques chimères, à changer en spectres rageurs les vieux chênes tordus, à peupler les taillis de grands bras de squelettes ou, quand le vent, secouait les branches, à faire danser des dablots sur les halliers.

Réalité brutale au sein de ce fantastique. Simon marchait toujours, tête baissée. Il choisissait de préférence les grands sentiers. Là, en se glissant, contre les talus, on peut mieux, au besoin, se tapir derrière un arbre.

Il fit peut-être un quart de lieue ; au bout de quoi il se trouva au bord d'une petite clairière dont le sol herbu, tout hérissé de givre, était violemment zébré par les ombres des arbres, qui, sous le rayon de la lune, se dressaient, eux, tout blancs. Il avisa un jeune saule mince qui gisait, racines en l'air, arraché par la dernière tempête. Il le traîna dans l'une des lignes noires.

— Homme ou bête qui passera là trébuchera, dit-il, ce sera à ma chance.

(La suite prochainement).

Pour dissiper l'ennui d'une position insoutenable, on nous mène sur la rive de l'un des bras du Danube, les Autrichiens vis-à-vis de nous ; là, on exécute des feux de peloton.

C'est dans cette occasion que je remarquai de loin, l'archiduc Charles caracolant sur un cheval blanc. En ripostant, les balles atténuées par l'eau tombaient devant nous ; dans cette escarmouche, le canon de mon fusil fut aplati par un biscayen à hauteur de l'épaule, dont je ressentis une forte secousse ; il se trouvait hors de service. J'avais encore eu de la chance.

Sur la remarque du sergent major : « Comment vous en tirerez-vous maintenant ? C'est tout simple : — le premier qui tombera, je prendrai son fusil. Ce n'est pas plus malin que ça. — C'est bien, j'aime à vous voir si bien disposé, le courage ne vous manque pas à ce qu'il paraît. »

Nous touchons le terrain sur lequel bientôt à l'exemple de nos devanciers, je vais répandre mon sang pour la patrie.

Dans la soirée de ce jour (20 mai) vers huit heures, on se réunit une vingtaine, pour aller en maraude, bien décidés à rapporter des vivres, coûte qu'il coûte. A peine à la limite du camp, que le factionnaire d'avant garde, après nous avoir reconnus, nous dit de rebrousser ; qu'en continuant, nous courions risque d'embuscade. Il ne se trompait pas : à peine nous étions-nous éloignés qu'un coup de mitraille donna sur les buissons. On convint alors de rétrograder, la nuit porte conseil.

De retour au camp et placé près du feu, je m'étendis épuisé, le sommeil ne tarda pas à me gagner. Je rêvais que j'étais chez nous à me rassasier, et avec un tel songe je ne souffrais pas, quand tout à coup je me sens rudement touché par le choc d'un corps dur que je m'empresse de saisir ; le tenant ferme, je reconnais que je tenais une miche de pain. Tirant vite mon couteau, j'allais en porter un morceau à la bouche, quand par une impulsion de honte naturelle, je m'écrie « caporal, voici de quoi tremper la soupe et tous ensemble » d'éclater de rire.

J'ouvre des yeux ébahis, bombance de tous côtés. Guenet, mon compatriote, vint me chercher pour me faire manger des beignets aux pommes. D'autres plus heureux que nous, avaient dévalisé des moulins approvisionnés de toutes espèces de comestibles.

Voilà la guerre ! Aujourd'hui l'abondance, demain les privations et la faim !

### Relation de la bataille d'Esslingen

Le 21 mai 1809 à l'aube, des évolutions stratégiques s'opéraient sous les yeux de Napoléon. Les deux divisions de cuirassiers commandées par St Germain et d'Espagne, de concert avec les deux régiments de carabiniers ayant à leur tête leurs colonels Laroche et Blancard, prenaient position.

Tout démontrait que le grand jour était venu. Midi approchant, je quitte mon rang pour aller, selon la coutume, préparer de quoi manger. En parcourant l'espace occupé par nous la veille, parmi les restes d'un festin auquel tous avaient pris leur bonne part, je fus encore assez heureux de trouver un demi-sac de semoule que je me dépêche de faire cuire comme moyen plus expéditif, car les soldats n'eurent que le temps de venir. Pendant cet intervalle arrivait un détachement de deux cents fusiliers de la jeune garde impériale que l'on incorporait : j'avais descendu une rampe conduisant au Danube pour rincer la marmite ; à peine écurée, j'entends un bruit que l'écho répétait, semblable à un déchirement de toile forte, c'était une vive fusillade ; c'était les voltigeurs du 56<sup>e</sup> de la division Boudet, d'avant-postes qui attaquaient ; je cours rejoindre mon rang.

Un des aides de camp de l'Empereur sur-

vint tout à coup au grand galop porteur de l'ordre de marcher, d'enlever à la bayonnette un village à une petite distance de là, pour en chasser l'ennemi qui l'occupait ; et les soldats tous à la fois de crier : *en avant ! en avant !* Depuis, quand on parlait du 37<sup>e</sup> on l'appelait (le régiment des guelards. Nous voilà lancés et de sauter par dessus ceux qui tombaient pour remplacer les vides occasionnés par la défense, bousculant tout sur notre passage. De même qu'un torrent impétueux, nous culbutons les Autrichiens, dépassons le village de Gross-Aspern, en moins d'une heure.

L'Empereur monta au clocher pour diriger la bataille et toute la 3<sup>e</sup> division vint se placer au delà sur la gauche, l'arme au bras. Je jette un coup d'œil sur le lieu à quelques pas de nous : les trois généraux, Molitor au milieu, étaient assis sur un banc de pierre adossé à une vieille muraille ; en face d'eux était une madone dans sa chapelle.

C'est dans cette position que se présente à mon esprit la promesse faite que je considérais comme sacrée et irrévocable ; voulant profiter du moment, il me semble voir dans le lointain un homme accroupi, j'accours, je m'approche et reconnais un carabinier du 24<sup>e</sup> léger ayant sa jambe droite à trois pas de lui. Il tenait son arme qu'il me présente, bravement que je la voulais : « *Tues un brave, elle est en bon état ; quant à moi j'attends que la mort vienne me délivrer promptement.* » Les boulets frappèrent sur ce point à coups redoublés et m'effleurèrent les reins. Je saisis vivement la carabine et me sauve à toutes jambes ; je n'étais qu'à une trentaine de pas que j'entends des cris répétés : *Eh ! Eh !* me retournant, je vois qu'il me fait signe du doigt d'approcher. Je retourne vers lui « *Et le calibre ?* dit-il. Je compris alors que le principal manquait. Il baissa la tête, j'ouvris la boutonnière de son épaulette pour passer le baudrier et enlevai la gibberne : son dernier mot fut un souhait heureux.

(A suivre.)

## Statistique de guerre

Le congrès de la paix qui s'ouvrira à la Haye donnera-t-il des résultats pratiques ? Personne ne le croit.

On discutera beaucoup des moyens d'arriver à un désarmement général et, au fond, aucun état n'étant intentionnée d'en arriver à cette mesure, personne ne trouvera le secret de l'appliquer.

Il est curieux, à ce propos, de fixer le décompte des guerres qui ont eu lieu dans ce siècle seulement. La nomenclature en est imposante. Dieu veuille qu'en 1900 cette statistique ne soit pas aussi opulente.

La Turquie en 1800 arrive en tête : elle figure dans cette statistique pour 37 années de guerre dans ce siècle. Vient ensuite l'Espagne, pour 32 années ; la France pour 27 ; la Russie, pour 24 ; l'Italie, pour 23 ; etc.

Les plus grosses masses mises en mouvement l'ont été en 1870-71 ; puis, jadis à l'occasion des campagnes de 1812 à 1813.

Dans quatorze cas contre six, c'est la supériorité numérique qui a assuré la victoire.

Après la lutte entre la France et l'Angleterre, ouverte en 1793 et qui ne prit fin qu'à Waterloo, et la guerre d'Espagne, qui dura six ans, la plus longue guerre est celle qui s'engagea entre la Russie et la Turquie, à laquelle s'intéressèrent plus tard la France et l'Angleterre, et qui, clôturée par la prise de Sébastopol, dura trois ans et trois mois.

La bataille de Leipzig a mis en ligne le nom-